

## R o m a n s

**Le café chantant** Elissa Rhais

Bouchène, 2003, 157 p., 16 euros

► Le mystère qui entoure Elissa Rhais prend souvent le pas sur l'intérêt de ses livres qui, selon une note de Denise Brahimi donnée en préface du présent recueil de nouvelles, sont une source "précieuse et rare" d'informations sur l'Algérie des années vingt et trente. Ainsi, la préfacière refuse d'entrer dans cette polémique sur l'identité de l'écrivain et préfère, fidèle à Marcel Proust, retrouver l'auteur dans son œuvre. Pourtant, la question vaut d'être posée et quelques repères paraissent utiles. Elissa Rhais se nommerait en fait Rosine Boumendil (ou Leïla selon Marie Virolles dans le numéro 3-4 de la revue *Algérie littérature action*). Elle serait née en 1882 à Blida, d'un père musulman et d'une mère juive. Selon les présentations biographiques de l'époque, qui exhalent un parfum d'exotisme propre au temps (aujourd'hui ce même exotisme pousse à écrire sous un nom d'emprunt et à prétendre être né dans une cité, être issu de l'immigration ou sans-papiers...), Elissa Rhais aurait été mariée à l'âge de seize ans et recluse dans un harem d'où, selon les sources, elle se serait enfuie ou aurait été libérée à la mort de son

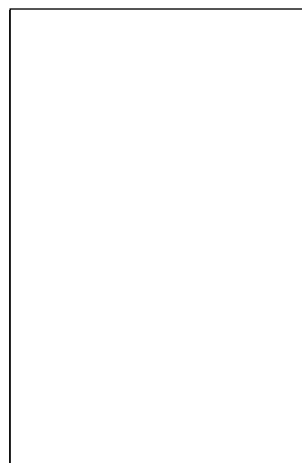
mari. Elle a écrit une quinzaine de romans salués par la critique et les cercles littéraires parisiens. La polémique surgit en 1982 à la parution d'une biographie que lui consacre Paul Tabet, son petit neveu, pour qui sa grand-tante aurait signé des œuvres écrites en fait par son père, Raoul Tabet (le neveu d'Elissa), ce dernier faisant davantage figure de "nègre" consentant et complice qu'écrivain pillé. Le débat est ouvert.

Reste l'œuvre. Dans ce recueil de trois nouvelles ("Le café chantant", "Kerkeb" et "Noblesse arabe"), le lecteur pourra apprécier le style parfois désuet ou un brin daté mais toujours élégant, et surtout les thèmes favoris d'Elissa Rhais : la noblesse des sentiments avec en premier lieu l'amour, l'honneur, la justice..., la peinture (parfois teintée d'exotisme oriental) des sociétés musulmanes et juives, l'inconstance et la faiblesse des hommes ("*le cœur de l'homme est étroit comme un rossignol...*") et surtout un féminisme toujours explosif dans la littérature algérienne contemporaine.

Les trois femmes au cœur de ces récits sont toutes actrices de destinées exceptionnelles. Actrice

contre la volonté des hommes et les convenances de la société, Halima Fouad el Begri a fui Laghouat et un mari violent et tyrannique pour devenir une chanteuse adulée par les hommes au Café chantant Sid Mohamed El Beggar à Blida.

Kerkeb, la favorite du harem, désobéit à son orgueilleux époux qui lui avait pourtant intimé l'ordre de ne pas participer aux danses accompagnant les fêtes données au marabout d'Ellouali. Enfin, autre figure de femme, la jeune Zoulikha, tlem-



cénienne descendante d'une noble lignée maraboutique, mariée à Didenn, le fils d'un riche propriétaire de la ville. C'est elle qui réparera l'injustice commise par un Didenn oublieux envers Aïcha, un amour d'enfance à qui il avait promis le mariage. Seule, contre l'hostilité de la belle famille et la pusillanimité de son époux, Zoulikha imposera sa décision. Une surprise

nante décision, marque de justice et de solidarité.

À ces thèmes, il convient d'ajouter l'outil documentaire sur cette Algérie de l'entre-deux-guerres que représentent les textes d'Elissa Rhaïa. Outre la description de Blida, sa ville natale, soulignons dans la nouvelle intitulée "Kerkeb" la peinture rafraîchissante d'un islam traditionnel, festif et coloré, où les chants et les danses rythment les pèlerinages et autres cérémonies sacrés. Un islam de vie, bien plus authentique que la version mortifère et prétendument labelisée pur sucre servie par des gogos hirsutes et

quelques femmes au teint blafard sous leur voile austère. Les éditions Bouchène ont déjà publié *La fille du Pacha* – récit des amours tragiques d'un musulman et d'une juive –, et préparent la réédition d'autres romans d'Elissa Rhaïa. Saluons la politique éditoriale de cette maison et sa volonté de rendre accessible aux lecteurs d'aujourd'hui des œuvres devenues introuvables (comme la réédition intégrale de *La Kabylie et les coutumes kabyles*, publié en 1893 par Hanoteau et Letourneaux) ou injustement oubliées. Comme les romans d'Elissa Rhaïa.

*Mustapha Harzoune*

### Mimoun Rafael Chirbes

Traduit de l'espagnol par Denise Laroutis  
Rivages, 2003, 145 p., 11,50 euros

► Manuel, jeune professeur d'espagnol alcoolique et un brin dépressif, décide de partir enseigner au Maroc – histoire de se refaire une santé et de s'atteler sérieusement à la rédaction de son livre. À force de penser que l'herbe de son voisin est toujours plus tendre et plus verte que la sienne, on finit par oublier que l'on transporte avec soi ses démons. Dans ce premier roman paru en Espagne en 1988, Rafael Chirbe raconte la descente aux enfers de Manuel au cours d'une année passée à Mimoun, un village de l'Atlas situé dans la région de Fès. L'écriture, froide et distanciée, aux adjectifs et adverbes rares, participe pleinement de l'ambiance de ce livre étrange où, à vrai dire, il ne se

passer rien : entre ses cours donnés à l'université de Fès, Manuel passe son temps à se soûler avec du mauvais alcool, à entretenir des relations de fortune avec encore plus paumées que lui, ou avec des prostituées réduites à l'état d'épaves.

L'atmosphère y est glauque. La nuit, un néant hanté d'insomnies et de cauchemars où rodent la mort et des fuites sans fin. Manuel n'est pas le seul étranger à Mimoun. Il y a là Charpent, un Français qui hurle la nuit, et Francisco, un artiste réfugié dans une maison maudite. Tous "cachent une partie de leur vie". La part d'ombre des personnages, des événements (la tentative de suicide de Francisco, la mort de Charpent), ne cesse d'envahir le récit. Le mystère est partout. Le

pays lui-même est un mystère. Les personnages de Mimoun vont à la dérive dans un pays inaccessible. "Il faut faire attention aux gens de ce pays", conseille Rachida la femme de ménage à Manuel. Mais de qui doit se méfier le jeune professeur ? De Driss, le policier fouineur et soupçonneux ? Du regard menaçant de cet homme costaud aperçu dans la voiture de Charpent quelques jours seulement avant sa mort ? Ou de Hassan, l'amant qui un soir le tabassera en lui jetant à la face : "Pour qui tu m'as pris ? Je ne suis pas une tapette ?"

Rafael Chirbes livre une peinture du Maroc bien peu reluisante : des femmes de ménages qui chapardent, des services publics omniprésents, abjects et corrompus, un policier alcoolique, des soudards et des prostitués, des arrivistes sans foi ni loi. Un tableau bien sombre et décourageant, n'était Sidi Mohamed, le père de Hassan. Un univers dépressif, mystérieux et finalement inquiétant. Pour Manuel, l'heure de fuir sonnera. Une fois de plus. *M. H.*

### En lieu sûr Wallace Stegner

Traduit de l'Américain par Éric Chédaille  
Phébus, 2003, 384 p., 21,50 euros

► Il est bon, en ces temps où l'on oppose de manière tout aussi stérile qu'infondée les "cultures" et pour ne pas confondre une administration avec un "peuple", de plonger dans la lecture des romans de Wallace Stegner. Cet auteur né en 1904 et décédé en 1993, qui fut maintes fois couronné (Pulitzer, National Book Award), pose au fil de ses romans un regard clairvoyant et désenchanté sur les États-Unis. Il conjugue avec bonheur les aspects psychologiques et sociologiques, et ses personnages nous sont livrés dans leur face intérieure comme ils sont situés dans le contexte de leur temps. Une manière de planter le décor et de déployer la trame romanesque qui rend bien la société américaine dans sa complexité. Nous sommes loin des schémas et des présentations emphatiques des USA et de leur puissance. Ici les choses de la vie, les positions hésitantes sont dites avec nuance, avec tout le tumulte qui secoue chacun. Ceux qui ont lu *La vie obstinée* (publié par le même éditeur) se souviennent de cette écriture donnant à entendre les tensions que vivaient dans les années cinquante et soixante ces Américains prenant leur distance avec la ville pour se réfugier dans l'Ouest, en Californie. Les paysages sont caressés du regard et les personnages se meuvent dans un cadre où la nature est valorisée. Mais cet arrière-plan ne dissimule en rien les complexités des rapports humains. Au contraire,

ce couplage entre nature belle et apaisante et turpitudes relationnelles interdit le machiavélisme et rend bien l'impossibilité de se préserver de ceux que l'on croit pouvoir maintenir à distance, et encore moins des aléas de la vie.

Mais il est un temps que cet auteur privilégie dans plusieurs de ses romans : celui du vieillissement, lequel se double d'une forme de retrait. C'est le cas dans *En lieu sûr*, où deux couples d'enseignants à l'âge de la retraite, liés par une longue amitié, se retrouvent pour des vacances dans une maison perdue au milieu des forêts. Le retrait est propice alors à une réflexion sur le temps, le passé et le présent, mais aussi sur la mort.

C'était encore vrai dans *Angle d'équilibre*, où un vieil historien unijambiste abandonné par sa compagne se consacre à mettre de l'ordre dans les archives familiales. Cette activité lui fait découvrir des pans du passé des siens et l'Ouest des États-Unis, cette partie du pays que l'auteur affectionne particulièrement. Ce sont à nouveau des paysages splendides qui défilent, mais c'est encore et

toujours le rapport à la mort qui se joue. Enchantements et désillusions se succèdent ainsi et l'on devine dans les cheminements que vivent ses personnages une inspiration en partie autobiographique.

Avec *La bonne grosse montagne en sucre*, le premier "grand" livre de l'auteur, on retrouvait encore et toujours l'Ouest et l'Histoire. Mais cette fois c'est celle du début du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque la société connaît de profonds bouleversements et lorsque se trouvent dépassés ceux qui ne parviennent pas à s'adapter à ce temps nouveau. Il y a, chez ce grand écrivain, de l'humour et de la tendresse, de la lucidité et de l'emportement, bref tout ce qu'il faut pour donner de la belle littérature.

Abdelhafid Hammouche



### L'arbre et la lune Ahmad Al-Tawfiq

Traduit de l'arabe (Maroc) par Philippe Vigreux  
Phébus, 2002, 316 p., 20 euros

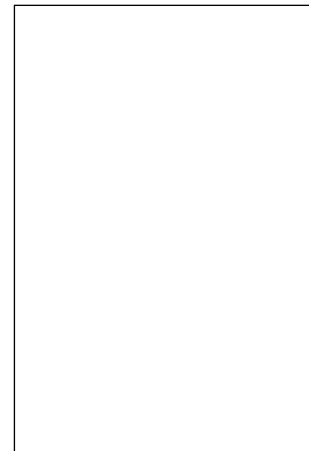
► Avec ce roman, nous allons loin. Dans un autre temps d'abord, celui du XIX<sup>e</sup> siècle, et dans un autre espace, celui de la montagne au

Maroc et plus précisément de l'Atlas. La narration, et bien plus le style, forgent une tonalité propice au "décalage", à un voyage pour

découvrir la vie des tribus de cette contrée. Mais c'est surtout une histoire de pouvoir, et ce monde-là nous apparaît sous l'angle de ceux qui le détiennent.

La trame romanesque se forge autour de cette question du pouvoir, de son assise, de ses modalités. L'histoire pourrait se résumer à la manière dont un chef de tribu conçoit et affirme son rôle. Une manière qui s'affiche dès le début du roman avec une nette différence entre un père (le caïd), un sage, qu'on apprend tout juste à connaître avant qu'il ne décède et son fils autrement ambitieux et qui prétend lui succéder. Bien sûr, on entend les positions de ceux qui les entourent, les renversements d'attitude qu'ils opèrent parfois, les rapports au pouvoir central. Mais le récit est centré sur l'ascension et les troubles de ce fils, Hammou, qui recherche avant toutes choses l'acquisition de la puissance et

des richesses qui l'accompagnent. Il veut de l'argent, des terres et la soumission de ceux qui s'y trouvent. Cette ascension, avec tout ce que cela suppose de stratégies, l'occupe avant que les revers se multiplient. Tout y est sacrifié, la vie familiale et plus encore les sentiments sont relégués à un second plan. On voit ainsi d'autres personnages comme les épouses réduites aux coulisses alors que le conseiller du caïd, le seul qui lui reste proche, occupe une place déterminante. C'est un récit foisonnant, d'une lecture agréable, où se conjuguent avec



bonheur la chronique traditionnelle et l'histoire. A. H.

### Le premier puits Jabra Ibrahim Jabra

Traduit de l'arabe par Leila el-Masri et Jocelyne Laâbi  
Le Serpent à plumes, 2003, 336 p., 8 euros

► L'enfance ne se voit pas toujours accorder la première place dans l'histoire des individus. Pourtant c'est durant cette période de la vie que se forment les premiers goûts, que l'on se familiarise avec certains bruits, que l'on se souvient de ses premières saveurs.

Le récit que nous propose Jabra Ibrahim Jabra porte sur cette période de la vie où il a appris "*la magie des mots – eau douce dont [il a] rempli le puits de [son] enfance*". Il prend maintes précautions dans un propos introductif pour limiter la portée de ce témoignage, notamment en en restituant la genèse. Mais il n'empêche que, même réduit à une

courte période de sa vie et en soulignant qu'il ne s'agit nullement d'écrire l'histoire de sa famille et encore moins de faire l'étude sociologique d'un petit village palestinien, il réussit par son texte à faire revivre un temps et un monde qui ont disparu. C'est celui des années vingt que l'auteur a connu durant ses premières années d'enfance à Bethléem. On le suit dans les différentes maisons que sa famille habite et dans les écoles qu'il fréquente. On le voit alors découvrir les livres, les jeux, les maisons aux toits en tôle, comme on entrevoit aussi sa famille et la communauté chrétienne orthodoxe dans laquelle elle prend place. A. H.

